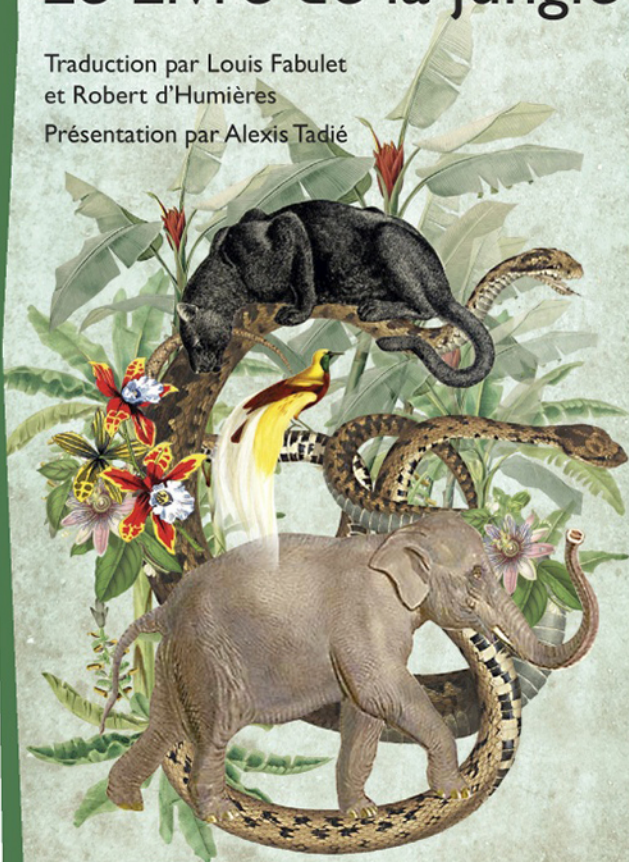


# Kipling

## Le Livre de la jungle

Traduction par Louis Fabulet  
et Robert d'Humières

Présentation par Alexis Tadié



# Kipling

## Le Livre de la jungle



Récit tissé de légendes et de chansons, où les animaux parlent et où la poésie donne corps aux mystères de la nature, *Le Livre de la jungle*, paru en 1894, est l'œuvre la plus célèbre de Rudyard Kipling. On y rencontre bien sûr tous les personnages rendus fameux par l'adaptation à succès de Walt Disney – le héros Mowgli, Petit d'Homme élevé par une louve, l'ours Baloo, la panthère noire Bagheera et le tigre Shere Khan –, mais aussi la mangouste Rikki-tikki-tavi, qui combat les forces du mal, ou encore, bien loin de la forêt de Seonee, le phoque Kotick, qui parcourt le monde à la recherche d'un havre de paix...

À mi-chemin entre le recueil de nouvelles et le roman, mêlant récit d'apprentissage et d'aventures, fable et parabole politique, *Le Livre de la jungle*, qui met en scène le monde des bêtes, traite avant tout de l'homme et de ce qui rend possible la vie en société.

Traduction par Louis Fabulet et Robert d'Humières  
Présentation, notes, bibliographie et chronologie  
par Alexis Tadié

Texte intégral

Illustration :  
Virginie Berthemet  
© Flammarion



Flammarion

KIPLING

LE LIVRE  
DE  
LA JUNGLE

*Traduction*

*par* Louis FABULET et Robert d'HUMIÈRES

*Introduction, notes et chronologie*  
*par* Alexis TADIÉ

*Bibliographie mise à jour (2015)*  
*par* Lionel MENASCHÉ

GF Flammarion

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, Paris, 1994, pour cette édition.  
ISBN : 978-2-0813-6196-6

## INTRODUCTION

*Le Livre de la jungle* est de ces ouvrages que tout le monde a lus, et dont personne ne se souvient précisément. On n'oublie pas le personnage de Mowgli, ni les animaux qui veillent sur lui ou le combattent à l'occasion ; on ne se rappelle pas toujours qu'il disparaît après la troisième histoire, que dans le deuxième volume il alterne, sans rapport apparent, avec d'autres personnages, animaux ou humains. Le souvenir précis s'estompe parce que la réputation de l'œuvre repose aussi sur les adaptations de l'ouvrage, qui sont nombreuses. Si l'on diffuse peu tous les films qui s'en inspirent, si l'on ne donne plus en concert le poème symphonique de Charles Koechlin, le seul succès du dessin animé de Walt Disney suffit à cacher l'œuvre. Le personnage de Mowgli, incarnation du mythe de l'enfant sauvage, fait oublier les autres enfants du livre. Le phoque blanc, la mangouste ou Toomai renvoient au maître de la jungle, lui font écho d'une histoire à l'autre, si bien qu'on ne garde que le souvenir du Petit d'Homme, véritable héros de ce roman d'aventures qu'est *Le Livre de la jungle*.

*L'enfant sauvage et les animaux.*

L'unité et la réputation du recueil tiennent d'abord au thème animalier. C'est une constante de la littérature de faire parler les animaux et certaine

utilisation de ceux-ci dans la fable pourrait s'apparenter au rôle que leur confie l'auteur : le Moyen Age définissait la fable comme le récit où s'expriment les animaux. En ce sens, Kipling retrouverait Esope, La Fontaine, les auteurs anonymes des *Panchatantra* : ce dernier recueil de contes, source probable d'une partie de la tradition de fables d'animaux, a gagné l'Europe par des traductions persanes et arabes connues sous le titre de *Kalila et Dimna*. Lorsqu'il compose ses histoires, Kipling pense aussi aux contes bouddhistes, les *Jâtaka* qui relatent les vies antérieures de Bouddha : ils foisonnent de scènes de bêtes, et Bouddha lui-même s'incarne dans des animaux (un éléphant blanc, par exemple). C'est surtout la forme achevée de ces contes qui se concluent sur une morale, que Kipling admire ; il se dit également fasciné par les récits de chasseurs indiens qui nourrissent son imagination<sup>1</sup>.

Kipling y trouve l'idée de l'enfant-loup. Ce mythe très répandu intéresse d'abord le XVIII<sup>e</sup> siècle parce qu'il permet d'observer l'état de nature. L'enfant élevé parmi les animaux montre la pureté principielle, comme une *tabula rasa* de la raison, et incarne pour les philosophes la possibilité que l'homme existe sans le langage. Certains cas d'enfants sauvages sont mentionnés par Linné dans son *Système de la nature*. Condillac, qui consacre un chapitre du *Traité des sensations* à un enfant trouvé dans les forêts de Lituanie, élevé parmi les ours, montre que la raison se développe en fonction de ses besoins et que les connaissances viennent des sensations<sup>2</sup>.

1. Dans une lettre du 16 janvier 1895 à Edward Everett Hale (*Letters*, p. 168), Kipling s'en explique et attribue malheureusement la connaissance de la jungle à une concordance de pensée : « l'idée des contes d'animaux me paraît neuve parce que c'est une idée très ancienne et depuis longtemps oubliée. Les contes vraiment fascinants sont ceux où le Bodhisat raconte ses incarnations antérieures et termine toujours sur une belle morale. La pensée de la plupart des chasseurs indigènes de nos jours rejoint celle des animaux, et j'ai picoré librement dans leurs contes ».

2. Etienne Bonnot, abbé de Condillac, *Traité des sensations*,

Le cas célèbre de l'enfant sauvage de l'Aveyron permet à Itard de déterminer la part des idées qu'un homme doit à son éducation. L'un des principes qu'il préconise pour éduquer le jeune sauvage repose sur l'apprentissage du langage, car il veut « le conduire à l'usage de la parole, en déterminant l'exercice de l'imitation par la loi impérieuse de la nécessité<sup>1</sup> ». L'éducation de Mowgli suit les mêmes principes, il apprend le langage humain de la sorte : « dès que Messua prononçait un mot, Mowgli l'imitait à peu près parfaitement et, avant la nuit, il avait appris le nom de bien des choses dans la hutte » (p. 100).

Confronté à ce mythe, le XIX<sup>e</sup> siècle pense également pouvoir comprendre la fonction de la société, de l'éducation, thèmes qui ne sont pas sans liens avec la mission civilisatrice que se donne l'Angleterre à l'époque. Un rapport de sir William H. Sleeman, alors Résident de Lucknow, consigne des cas d'enfants élevés par des loups<sup>2</sup>. Pour cet officiel britannique qui s'était distingué dans la répression des bandes de brigands du centre de l'Inde (les *thugs*), on ne trouve pas d'exemple d'enfant-loup qui vive jusqu'à l'âge adulte. Son enquête et son rapport, émanations du rationalisme triomphant qui caractérise toutes ses entreprises, visent à décrire scientifiquement de tels phénomènes et à éliminer rumeurs et superstitions. Sleeman y montre l'impossibilité d'un retour à une vie en société (les enfants-loups ne peuvent par exemple apprendre à parler).

Kipling, qui confirme à une correspondante

---

1754, IV<sup>e</sup> partie, chapitre VII. Dans son *Essai sur l'origine des connaissances* il analyse le cas d'une fille sauvage qui avait une compagne pour montrer que les facultés intellectuelles se développent par le commerce mutuel.

1. E.-M. Itard, *De l'éducation d'un homme sauvage, ou des premiers développements physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron*, Paris, Goujon, Vendémiaire an X, p. 22.

2. *An Account of Wolves Nurturing Children in Their Dens*. Plymouth, 1852. Repris dans *Zoologist*, vol. xii, 1888, p. 87-98.

l'existence de ce phénomène<sup>1</sup> en Inde, connaissait sans doute le rapport : certaines scènes du *Livre de la jungle* évoquent des faits rapportés par Sleeman<sup>2</sup>. Mais ce romancier fait du monde de la jungle, régi par la Loi, une forme de société supérieure à celle des hommes. Ce qui attire Kipling c'est la proximité de l'enfant et des animaux, l'immédiateté de leurs rapports, et la possibilité d'individualiser l'animal par la confrontation avec le Petit d'Homme.

Dans ses lettres, l'écrivain né à Bombay confie avoir mis dans les contes tout ce qu'il sait, a entendu dire ou rêvé au sujet de la jungle indienne<sup>3</sup>. Car la jungle de Kipling est soigneusement documentée et la description repose sur la lecture de quelques ouvrages, notamment les livres de R.A. Sterndale publiés à Calcutta dans les années 1880 et celui du père de l'auteur, John Lockwood Kipling. Pour la description très précise de l'Alaska et des mœurs des phoques, il a fait usage du gros livre de Henry W. Elliott, *An Arctic Province*<sup>4</sup>. Les récits qu'il a écoutés, les photos que ses amis Hill lui ont montrées, les souvenirs d'autres régions de l'Inde se sont ajoutés à ces sources dans la description de lieux où il ne s'était jamais rendu. Contrairement à *Kim* qui se déroule dans des parties de l'Inde qu'il connaissait probablement assez bien pour les avoir parcourues comme correspondant du *Civil and Military Gazette* de Lahore puis du *Pioneer* d'Allahabad, *Le Livre de la jungle*, à une ou deux exceptions près, prend pour cadre des lieux inconnus de leur auteur. Seonee, où se déroulent les aventures de Mowgli, se trouve bien au cœur du sous-continent mais la description n'est pas de première main. Au moment où il écrit ces nouvelles, il a déjà quitté

1. Lettre du 24 novembre 1892 à Mary Mapes Dodge, *Letters*, p. 71.

2. Voir en annexe des extraits de ce texte.

3. 5 mars 1893, *Letters*, p. 94.

4. Voir bibliographie.



l'Inde depuis quelques années et ce sont le rêve et le souvenir qui importent.

*Réception de l'œuvre.*

Dès leur parution, les nouvelles rencontrent un accueil favorable : l'Angleterre comme la France y voient une œuvre importante. « En France, à l'occasion de la version du *Jungle Book* de MM. Fabulet et d'Humières, il a été publié par tous les critiques, dans tous les organes périodiques et quotidiens, des comptes rendus et des articles. Le plus surprenant, c'est que tout cela soit un concert de louanges sans une note différente<sup>1</sup>. » Avec *Le Livre de la jungle*, la France découvre Kipling : la parution en livraisons dans la *Revue de Paris*, puis en volume au Mercure de France, est un grand succès et les réimpressions se succèdent. L'anecdote est connue : c'est Oscar Wilde qui aurait, au cours d'un dîner à la NRF organisé par André Gide, conseillé la lecture de l'ouvrage à Louis Fabulet. Celui-ci en aurait ensuite parlé à Robert d'Humières<sup>2</sup>.

En Angleterre et en Inde, l'auteur est déjà célèbre depuis son premier recueil de nouvelles paru en 1888 : *Plain Tales from the Hills* (*Simple contes des montagnes*). L'enthousiasme de la critique française et des ventes excellentes ajoutent à sa renommée et conduisent à la traduction et à la diffusion des autres textes dans les années précédant la guerre. Les commentaires élogieux se succèdent ; ils insistent toutefois sur les valeurs patriotiques présentes dans les textes de Kipling, pour s'en étonner souvent, pour les approuver parfois. L'image de l'Inde en France et le type colonial s'en trouvent renouvelés. Selon Robert d'Humières, l'importance

1. H. Davray, *Mercure de France*, septembre 1899, p. 841.

2. Selon Henry Davray (« How Kipling conquered France », *Kipling Journal*, March 1935, p. 12-24), c'est d'Humières qui aurait découvert Kipling au cours d'un voyage en Angleterre. La version ci-dessus est plus amusante...

des *Livres de la jungle* pour la perception de l'Inde est aussi grande que celle des *Mille et Une Nuits*.

Le traducteur est d'ailleurs sensible dans *Le Livre de la jungle* à l'expression de l'énergie et à la peinture du monde de la jungle ; les propos qu'il tient sur l'Inde ne sont peut-être pas très éloignés de ce que pensait Kipling, ils sont en tout cas représentatifs de certains discours dominants :

Nul artiste n'échappe à la suggestion impérieuse de ce monde animal et végétal qui vous enserme et vous presse de toutes parts. Après les auteurs de Ramayana et du Çakountala, un Anglais a écrit le poème de la Jungle. Selon la pente naturelle de son tempérament, Rudyard Kipling va à l'action, à l'énergie. Ses deux livres de la Jungle la glorifient parmi le plus prestigieux décor. L'histoire du nourrisson de la louve, c'est l'enfance d'un Siegfried anglo-saxon, la victoire précisément de l'ingéniosité et de la bravoure humaine sur cette nature écrasante. En réalité le héros du romancier anglais n'est hindou que par convention. La race soumise par l'Angleterre l'était déjà par le soleil, les fatalités de l'atmosphère et du sol, de la nature morte et animée. Il y a véritablement des enfant-loups aux Indes, mais ils sont idiots, marchent sur leurs genoux et leurs coudes, ne parlent pas et ne supportent que la viande crue<sup>1</sup>.

En Angleterre, *Le Livre de la jungle* est un des derniers ouvrages de Kipling à être bien reçu par la critique qui voit dans les activités ultérieures de l'écrivain une trop grande passion pour l'idée impériale, une trop grande violence. Les lecteurs, en revanche, ne l'abandonnent jamais.

### *Structure de l'œuvre.*

La matière des livres est à la fois composite et unie. Des quinze nouvelles qui constituent les deux

1. Robert d'Humières, *L'Île et l'Empire de Grande-Bretagne*, Paris, Mercure de France, 1904, p. 177. La dernière phrase reprend exactement les conclusions du rapport de Sleeman. Il convient de noter que la préface à l'édition anglaise de l'ouvrage de Robert d'Humières est constituée par une lettre de Kipling à l'auteur.

livres, huit seulement font figurer Mowgli. Elles forment un cycle, comme un roman à part entière où l'enfant trouvé rejoint sa famille à la dernière histoire. Cette série s'interrompt à l'occasion pour s'attarder sur d'autres contes, sur d'autres personnages : étrange structure où, comme dans un roman, on suit un fil narratif et chronologique, l'histoire d'une enfance, mais où le lecteur est transporté d'Alaska en Assam en attendant la réapparition de Mowgli dans la nouvelle ou le volume suivants. L'originalité du livre, qui peut sembler un défaut à l'enfant impatient, tient à cette double composition, intermédiaire entre le recueil de nouvelles et le roman.

Dans certaines éditions du *Livre de la jungle*, toutes les histoires de Mowgli sont groupées en un volume et les autres nouvelles reléguées dans le second livre : c'est notamment le cas de l'édition « Sussex » des œuvres complètes supervisée par l'auteur. Cette structure entretenait l'idée, suggérée par le titre, que le véritable sujet du livre était Mowgli. Les éditions modernes ne suivent en général pas ce plan et se conforment à l'ordre de l'édition originale<sup>1</sup>.

*Le Livre de la jungle* s'ouvre sur trois histoires qui traitent de la façon dont la jungle accepte l'enfant, au travers de trois événements importants : Mowgli trouvé par les loups puis renvoyé chez les hommes, Mowgli enlevé par *Bandar-log*, Mowgli arrivant chez les hommes puis s'en retournant dans la jungle après son combat victorieux contre le tigre Shere Khan. Les quatre autres nouvelles de ce premier livre traversent le grand nord pour conter un épisode de la vie des phoques avant de retourner en Inde observer la mangouste, les éléphants en Assam, et de terminer parmi les animaux au service de la reine Victoria.

1. La présente traduction, contemporaine de la parution du livre, suit naturellement l'ordre initial.

La structure procède de la méthode de Kipling. Il publie au fur et à mesure de leur composition les nouvelles dans des revues, à la fois en Angleterre et aux Etats-Unis, puis les réunit rapidement en volume. Le projet global est probablement postérieur à l'écriture : si l'on en croit son autobiographie<sup>1</sup>, Kipling commence par écrire « Toomai des éléphants » et « Les Frères de Mowgli », et laisse ensuite sa plume poursuivre les histoires de Mowgli et des animaux, qui en viennent à constituer *Les Livres de la jungle*. Une nouvelle antérieure, « Dans le Rukh », introduit déjà Mowgli et présente l'histoire de l'enfant élevé par des loups, jusqu'à un âge adulte où il se met au service du gouvernement de l'Inde. Un peu plus tard, après avoir lu notamment un roman de Rider Haggard, *Nada the Lily*, Kipling reprend le canevas de la première nouvelle et l'augmente.

Cette méthode de composition explique aussi que l'ordre chronologique ne soit pas fermement respecté : l'action de la deuxième nouvelle « La Chasse de Kaa » est par exemple antérieure à certains événements de la première. A l'imbrication de l'histoire de Mowgli dans d'autres récits correspond un entrelacement des contes du Petit d'Homme entre eux. Dans une lettre de janvier 1895, Kipling dit avoir envisagé un troisième volume de contes, qui aurait débuté par « Le Chat maltais ». Un peu plus tard dans l'année il a définitivement renoncé à ce projet. On peut supposer que les deux extrémités du récit de Mowgli, l'intégration dans la jungle et le retour chez les hommes, étaient fixées dès le début — c'est ce qu'indiquent « Dans le Rukh » et « Les Frères de Mowgli » — et qu'entre ces deux bornes Kipling compose librement des épisodes, en puisant dans une réserve d'idées. Il ne décide pas de mettre un terme à ces récits, qui auraient pu

1. *Something of Myself for my Friends Known and Unknown (Un peu de moi-même pour mes amis connus et inconnus)* (1936) ; Harmondsworth, Penguin, 1977, p. 100-101.

aisément se poursuivre, par manque d'inspiration, mais parce qu'il cherche de « nouvelles formes ». Cet écrivain très conscient de son art projette à la fin de 1895 de se tourner vers des histoires « mécaniques<sup>1</sup> » et abandonne la jungle qu'il dit avoir eu un plaisir très grand à décrire. Comme *Kim* et les histoires de Puck, les *Livres de la jungle* font partie, selon Kipling, des livres « inspirés », écrits sous la dictée de son « démon ».

### *Une philosophie du style.*

On ne peut manquer d'être surpris par la précision extrême apportée à certaines descriptions d'animaux ou de lieux (ceux de « Phoque Blanc » sont tous répertoriés dans le livre de Henry Elliott) alliée à l'invention et à l'imagination. Là réside tout le travail de l'écrivain qui procède par croisements et mélanges, qui semble avoir besoin d'une source documentée, d'un savoir minimum sur lequel s'appuyer pour écrire contes et fables.

Il y a chez Kipling, dont la culture n'était pas systématique, un souci de la précision qui peut être de nature documentaire ou imaginaire, un intérêt pour le mot juste, pour la notation exacte, qui donnent forme à ses œuvres. Comme si le monde devait être appréhendé au moyen d'un microscope pour en relever toutes les aspérités. Ce souci d'exactitude n'est pas un principe théorique abstrait, il ne correspond pas à une volonté « réaliste » exacerbée : la recherche du fonctionnement réel du monde guide plutôt la démarche de l'auteur. Kipling ignore toute dialectique de l'apparence et de l'essence, ne vise pas de réalité sous-jacente, ne tente pas de définir mais veut saisir la diversité et

1. Voir lettres du 18 juin 1895 à Mary Mapes Dodge et du 3 novembre 1895 recueillies dans T. Pinney (éd.), *The Letters of Rudyard Kipling*, Londres, Macmillan, vol. 2, p. 191 et p. 210. Certaines de ces histoires se trouvent dans *The Day's Work (La Tâche quotidienne)* publié en 1898.

les intrications du réel. Il n'y a d'essence que dans la vérité de l'apparence : seule la compréhension précise du monde et de ses relations importe, et la justesse du style donne accès à la nature réelle de l'univers. En ce sens l'art de Kipling, contrairement à celui de Conrad, est un art de la description, du phénomène, de la surface. La jungle indienne semble ne connaître que deux saisons, la saison sèche et la saison des pluies : « mais, à y regarder attentivement, vous vous apercevez que, sous les torrents de pluie, les nuages de poussière et les verdure torréfiées, on peut les découvrir toutes quatre se succédant selon leur ordre accoutumé<sup>1</sup> ». Ne pas comprendre le monde ce n'est pas ne pas saisir son essence, c'est un défaut de vision, un défaut d'attention, un défaut de connaissance.

Ainsi, l'attention minutieuse qu'exige et met en œuvre Kipling dans le rapport au monde ne peut être épuisée par un seul récit, par le traitement isolé d'un sujet unique : il aimait revenir, pour varier la perspective, sur un thème ou une forme, sur les animaux ou sur le conte pour enfant. *Le Livre de la jungle* comme les *Just So Stories* ou les histoires de Puck (*Puck of Pook's Hill* et *Rewards and Fairies*) est destiné avant tout aux enfants. Dans les *Histoires comme ça*, Kipling reprend le thème animalier. Les fables y jouent le rôle de mythe fondateur : y apparaissent le commencement, la source de certaines particularités du monde animal (les taches du léopard, la trompe de l'éléphant, le gosier de la baleine, etc.), l'invention de l'écriture. Dans les histoires de la jungle, le savoir, réel le plus souvent, inventé à l'occasion, nourrit la narration, lui sert de support, de décor, de fondement pour inventer les fables, mais n'est pas une fin en soi. Kipling a souvent besoin d'un point de départ « scientifique » auquel il superpose la vérité du souvenir. Les *His-*

1. « La course de printemps », *Le Second Livre de la jungle*, p. 227. Je souligne.

toires comme ça et *Les Livres de la jungle* se complètent, offrent au lecteur, en petit, l'origine et la description du monde. C'est dire que le réalisme de Kipling n'exclut pas l'imagination et la fable.

Un mouvement se dessine dans l'œuvre entier : la vie des soldats anglais en Inde est complétée par la vision d'une Inde sans soldats dans *Kim*, l'éducation de Mowgli répond à la vie de collègue donnée dans *Stalky et Cie*, la vie animale s'oppose au monde des ingénieurs et des machines. Une des forces de Kipling est d'avoir pu varier les modes d'écriture, les sujets ou les thèmes, sans menacer l'unité de l'œuvre qui est peut-être donnée par quelques préoccupations identifiables, sûrement par la complémentarité des ouvrages. Il reste toujours chez Kipling un point de vue à explorer, un hors-champ sur lequel va se porter un autre recueil, un contre-champ donné dans un autre livre. L'art de Kipling tient autant dans les œuvres individuelles que dans le rapport qu'elles entretiennent, dans les points de contact qu'elles imaginent, dans le système qu'elles constituent.

Il reste cependant un silence dans cette totalité, une absence jamais compensée, la disparition de l'auteur, c'est-à-dire de la dimension introspective de la narration. Mowgli note les changements survenus en lui à la fin de ses aventures, mais il n'analyse guère et songe à une maladie ; Kim, à la fin du roman, s'interroge sur son essence, mais il ne comprend pas, perd pied et ne retrouve le bien-être que grâce aux forces telluriques et peut-être au sacrifice du lama. L'autobiographie inachevée livre d'intéressants renseignements, décrit les traumatismes de l'enfance, ne pose pourtant jamais la question de l'identité. Si le monde ne peut être appréhendé par ses essences, pourquoi le « moi » le serait-il davantage ? Refuser les définitions ne peut mener à l'introspection : l'art de Kipling est un art de la surface.

*Des fables coloniales ?*

La simplicité de l'histoire racontée, la pureté du récit d'aventures ont parfois échappé à la critique qui préfère considérer *Le Livre de la jungle* comme un recueil de fables : si Kipling écrit des histoires d'animaux, c'est qu'il chercherait à communiquer une morale. L'auteur ni le narrateur ne la livrent. La fable est humaine ; elle est aussi politique. Pour comprendre en quel sens la leçon de Kipling peut être reçue comme une allégorie politique, il faut mettre en rapport la célébrité considérable de Kipling, la notoriété acquise par les ventes importantes de ses ouvrages et l'étendue de son lectorat avec la situation politique et économique de la Grande-Bretagne. Il n'y a bien sûr pas de projet politique conscient de la part de Kipling, mais ses textes s'inscrivent dans les perceptions et l'imaginaire de l'Empire au tournant du siècle.

L'histoire de l'Inde à cette époque est animée par une contradiction. D'un côté la métropole a la certitude que l'Angleterre régnera toujours sur le pays, de l'autre elle prend conscience de la fragilité de l'édifice au moment de la révolte des cipayes — même si celle-ci a eu pour conséquence de rattacher directement l'administration du pays à la Couronne. Les révoltes, premiers pas dans la lutte pour l'Indépendance, se multiplient à l'échelon local et sont traitées par le pouvoir britannique comme de simples incidents isolés. Parallèlement à cette tension permanente, les célébrations à la gloire de l'Empire (le « Raj ») et de la Reine-Impératrice se multiplient. Trois événements, parmi d'autres, permettent de mesurer à quel point le sens du spectacle qui caractérise les Anglais est peu en accord avec la réalité sociale et politique : la construction du « Victoria Memorial » à Calcutta, celle de la « Gateway of India » (Porte de l'Inde) à Bombay et celle de la ville de New Delhi. Le premier monument, gigantesque, en marbre blanc, érigé à la



gloire de la reine Victoria peu de temps après sa mort, tient du Taj Mahal et de la cathédrale Saint Paul : il s'agissait d'affirmer visuellement la pérennité de l'Empire. Le deuxième, imitation des colossales portes de ville du Gujarat, fut édifié en 1911, sur le front de mer, pour accueillir le roi George V. Plus extravagante encore est la construction de la ville de New Delhi par le grand architecte Lutyens, achevée en 1931. Après le transfert de la capitale de Calcutta à Delhi, annoncé par George V au cours de sa visite, un énorme chantier fut lancé pour créer une capitale impériale, qui remplit d'ailleurs cette fonction seize ans à peine. Le décalage entre le goût pour la représentation de la supériorité impériale et la réalité politique est manifeste — comme si la détérioration de l'une entraînait l'inflation de l'autre. Le contraste est également frappant entre la pompe des manifestations citadines et la réalité coloniale à l'échelon local. Kipling respectait les soldats, discrets serviteurs de l'Empire qui se dévouaient, pensait-il, pour l'Inde, les Anglais installés dans un pays qu'ils connaissaient et aimaient, comme son père resté un modèle pour lui ; il ne supportait pas en revanche les fonctionnaires arrogants, le personnel venu de la métropole qui administrait sans comprendre, dont le savoir n'était pas adapté aux réalités du pays, qui ne connaissait de l'Inde que la saison froide.

C'est dans ce contexte contradictoire qu'écrit Kipling, et les histoires du *Livre de la jungle* peuvent être comprises comme des éléments significatifs dans le fonctionnement de l'imaginaire impérial. La première nouvelle insiste sur la notion d'appartenance que soulève toute réflexion sur le colonialisme — et trouve un écho dans l'histoire personnelle de Kipling, qui n'accepta jamais totalement l'Angleterre. Elle s'ouvre sur l'arrivée de Mowgli parmi les animaux et sur son intégration, grâce à Mère Louve qui s'oppose à Shere Khan, grâce à Bagheera qui offre un taureau. Elle se

referme sur la descente de Mowgli vers les « siens » qu'il ne connaît pas : « l'aurore commençait à poindre quand Mowgli descendit la colline tout seul, en route vers ces êtres mystérieux qu'on appelle les hommes » (p. 63). Avec cette structure circulaire, la tension principale de Mowgli est posée : Petit d'Homme, il est appelé à retourner vers ceux dont il ignore tout. Dans la jungle à laquelle il croit appartenir, il est à la fois différent des autres habitants et leur maître. Le personnage se trouve dans une position limite, à l'intersection de plusieurs courants. Mowgli n'est pas animal, il ne peut s'intégrer totalement à la jungle même s'il la connaît et la domine ; il n'est pas non plus homme puisqu'il ignore tout du monde humain qui le rejette : seule sa variabilité, où les villageois superstitieux voient de la sorcellerie, pourrait le définir (« Ils disent que tu es un sorcier qui peut se changer en bête à volonté », p. 115).

Derrière l'ambiguïté de la situation de Mowgli on voit poindre la complexité de la position coloniale à la fois discrètement intégrée et toujours étrangère, la fiction de l'impérialisme éclairé qui croit à la possibilité de contenir les escarmouches ponctuelles, parfois violentes, tout en maintenant une domination censément invisible. En ce sens les histoires de Kipling participent de l'élaboration et de l'appréhension de cet imaginaire colonial : l'auteur n'affirme rien et n'est pas, dans *Le Livre de la jungle* au moins, pamphlétaire, mais les termes dans lesquels il s'exprime désignent peut-être une conscience des difficultés et des devoirs de l'identité coloniale<sup>1</sup>.

### *La violence et la loi.*

Dans *Le Livre de la jungle* il est souvent question de devoirs, de service, de visibilité et d'invisibilité.

1. Pour une lecture post-coloniale de Kipling, voir S.P. Mohanty en bibliographie.

La mangouste Rikki-tikki-tavi est le meilleur serviteur possible. Elle fait preuve d'abnégation, combat les forces du mal incarnées dans les cobras et triomphe au terme d'une « grande guerre ». Sauvée par la famille qui la recueille, elle la protège à son tour, élimine les serpents et garde le jardin. Il y a, dans la nouvelle qui porte son nom, comme l'archétype du serviteur dévoué à une cause, à la fois discret et modeste, invisible, visible à qui sait le voir, veillant sur les hommes. Kipling reprend le thème du « petit » dévoué à la cause des « grands » dans « Phoque Blanc », où Kotick, le petit phoque, parcourt le monde à la recherche d'un havre de paix vers lequel il finit par mener la colonie des phoques. Comme dans « Rikki-tikki-tavi », la nouvelle repose sur le service rendu par le petit aux grands — une autre façon de redire que l'« on a toujours besoin d'un plus petit que soi ».

Ces nouvelles sont ambiguës : car si le thème principal est bien la recherche de la paix, celle-ci est acquise par la violence. Rikki-tikki-tavi mène la guerre, Kotick est fils de guerrier, et ce n'est que par une guerre sanglante qu'il parvient à convaincre les autres phoques de le rejoindre. On pourrait bien sûr mettre en évidence une parabole impériale, où la paix désirée serait obtenue au prix de combats dont on ne peut faire l'économie : comme s'il fallait d'abord domestiquer le monde, les colonies. Une telle lecture trouverait un écho dans certaines positions politiques de Kipling. La guerre est parfois nécessaire : il en défend le principe à l'occasion, à l'approche de la Première Guerre mondiale par exemple, ce qui radicalise sa position par rapport aux « libéraux » anglais.

Une telle tension résulte peut-être d'une contradiction d'un conflit non résolu entre un désir de paix et d'unité et la violence inhérente au monde. Selon l'écrivain Angus Wilson, l'aspiration à la paix, la nostalgie d'un paradis perdu qui caractérisent l'auteur du *Livre de la jungle*, proviennent du

souvenir idyllique de sa petite enfance en Inde, et du traumatisme des années de pension en Angleterre : toute sa vie il cherche à concilier l'homme et l'enfant.

La confrontation de la violence et du rêve de paix donne forme à nombre de nouvelles du *Livre de la jungle*. Il faut tuer pour survivre : l'harmonie du monde de la jungle s'appuie sur la violence naturelle dont Henry James supportait mal la présence constante. Dès la première nouvelle du cycle, l'intégration de Mowgli a pour prix un taureau mort. La violence constitue le thème principal des trois premières nouvelles où la haine de Shere Khan, celle des humains, viennent s'opposer à l'harmonie rêvée de Mowgli parmi les animaux. L'ennemi, dans « La Chasse de Kaa », est représenté par les *Bandar-log*, les singes gris qui enlèvent Mowgli. La lecture allégorique de ces singes antipathiques en a fait une image à peine déguisée du peuple américain qu'un Kipling à l'époque résident de l'autre côté de l'Atlantique n'aurait pas beaucoup aimé. Les critiques français, à la parution, ont préféré reconnaître là un coup supplémentaire porté par la perfide Albion qui peignait de la sorte l'ennemi héréditaire. D'autres ont parlé de représentation du peuple indien, notamment des « babus », Indiens éduqués à l'anglaise et souvent méprisés à cause de leur acculturation... Faut-il toujours chercher chez Kipling un sens caché ? Si les *Bandar-log* sont peu recommandables, c'est avant tout parce qu'ils ne se conforment pas à la Loi de la jungle, parce qu'ils sont, dit Bagheera, le « peuple sans loi ».

Les limites de la jungle sont définies d'un côté par les hommes qui incarnent la violence aveugle et l'ignorance, tel le personnage de Buldeo ; de l'autre, diverses bandes d'animaux, les chiens rouges du *Second Livre de la jungle*, les singes de ce volume-ci qui ressemblent tant aux hommes, échappent au fonctionnement organique du monde. Ils sont en dehors de la société, habitent une zone qui échappe

au contrôle des autres animaux, usurpent tout, y compris le langage :

Je t'ai appris toute la Loi de la jungle pour tous les Peuples de la Jungle... sauf le Peuple Singe, qui vit dans les arbres. Ils n'ont pas de loi. Ils n'ont pas de patrie. Ils n'ont pas de langage à eux, mais se servent de mots volés, entendus par hasard lorsqu'ils écoutent et nous épient, là-haut, à l'affût dans les branches. Leur chemin n'est pas le nôtre. Ils n'ont pas de chefs. Ils n'ont pas de mémoire. Ils se vantent et jacassent, et se donnent pour un grand peuple prêt à faire de grandes choses dans la Jungle ; mais la chute d'une noix suffit à détourner leurs idées, ils rient, et tout est oublié. Nous autres de la Jungle, nous n'avons aucun rapport avec eux. Nous ne buvons pas où boivent les singes, nous n'allons pas où vont les singes, nous ne chassons pas où ils chassent, nous ne mourrons pas où ils meurent. (p. 70)

Plutôt que la satire d'un peuple précis, Kipling donne un aperçu des limites de la société. Etre en dehors de la jungle, c'est refuser la Loi, les gouvernants, l'histoire, la volonté. Le monde des *Bandar-log* ne peut qu'être ignoré et la résistance qu'il offre à toute forme d'organisation le condamne aux yeux de Baloo. La liberté dont ils croient jouir et que célèbre leur chanson n'est qu'illusion.

Point de liberté, pour Kipling, sans soumission : le peuple de la jungle est appelé le « peuple libre » parce qu'il sait se donner un chef, respecte la Loi, obéit à des règles. Il faut pouvoir reconnaître à la fois une hiérarchie et la juste nature de la domination. La position de Mowgli, maître des animaux, pourrait par exemple être lue comme un équivalent de la situation coloniale. La hiérarchie nécessaire apparaît clairement dans la dernière nouvelle du recueil, « Service de la reine », où la conversation des animaux fait ressortir les vertus de l'obéissance. La nouvelle se termine sur une morale formulée par le narrateur qui souligne le caractère organique de l'Empire et la supériorité qu'il confère aux Britanniques sur les Afghans. Ce qui compte pour

Kipling n'est pas tant la nature intrinsèque des lois, que la nécessité d'en posséder pour protéger la civilisation. Elles garantissent à l'individu, encore plus qu'à la société, la liberté et la survie, elles éloignent la peur ; ce thème qui appartient au courant de la pensée politique anglaise hérité de Hobbes, parcourt les deux volumes consacrés à la jungle.

« Comment vint la crainte », dans *Le Second Livre de la jungle*, illustre cette idée : Hathi y conte le mythe des origines de la Loi amenée par la faute du Premier Tigre qui tua, et par l'incompétence du deuxième maître de la jungle, le Singe Gris. La Loi en devint nécessaire, pour prévenir les débordements, éloigner la mort et la honte, instaurer la liberté. Les contes de la jungle mettent au premier plan des valeurs l'obéissance — glorifiée à l'époque par Baden-Powell dans son manuel *Scouting for boys* qui appelle les jeunes scouts à servir l'Empire — et cette idée d'un ordre à respecter se retrouve souvent chez Kipling. Elle fait écho à la situation coloniale, aux idées politiques de l'auteur — conservatrices, malgré son refus de toute position officielle —, à la constitution d'un imaginaire qui pouvait puiser dans les récits une image familière. La fable politique ou coloniale, si elle permet de comprendre la présence de certains thèmes, si elle rend peut-être compte de la célébrité de ses textes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, n'épuise pas le sens ni la forme de ces contes.

### *L'enfance et la nouvelle.*

Le désir de paix, l'harmonie rêvée par Mowgli reposent sur l'intégration du Petit d'Homme parmi les animaux. Il n'y a pas à proprement parler de rites d'initiation, l'éducation du garçon se déroule sans qu'il ait conscience du processus ; il rêve même d'abandonner sa nature humaine : « il se serait donné à lui-même le nom de loup, s'il avait su parler quelque langue humaine » (p. 51). La pre-

mière nouvelle montre Mowgli confronté à la prédiction de Bagheera, reprise par Akela au moment de sa mort : « tu dois à la fin retourner aux hommes, aux hommes qui sont tes frères ». (p. 54) Ce que retient cependant Mowgli, c'est le privilège de sa position, que son expédition chez les Hommes (« Au tigre, au tigre ! ») auxquels il a conscience de ne pas appartenir lui permet de mieux comprendre.

Mowgli, qui annonce Kim, aigüise sa curiosité au contact de spectacles et d'une vie inconnus des hommes, ce qui le rend fascinant au lecteur enfant. Toomai partage cet honneur avec Mowgli, lui qui grâce à la protection de l'éléphant est témoin d'une danse étonnante : « ce que jamais homme ne vit, lui l'a vu durant la longue nuit, et la faveur du peuple éléphant et des dieux des jungles l'accompagne » (p. 191). La scène est amenée par le contraste avec la vie active du camp militaire et la routine des préparatifs pour la nuit racontées dans les premières pages. Puis le silence s'installe, un silence à la texture particulière, bruyant des sonorités de la nuit : « l'air était rempli de tous les bruits de la nuit, qui, rassemblés, font un seul grand silence : le clic-clac d'une tige de bambou contre l'autre, le frou-frou d'une chose vivante dans l'épaisseur de la brousse, le grattement et le cri étouffé d'un oiseau à demi réveillé [...], une chute d'eau très loin » (p. 181). Ce silence sonore, Saint-John Perse dont la connaissance du lointain évoque Kipling, le retrouve dans d'autres contrées : « Aux pays fréquentés sont les plus grands silences, aux pays fréquentés de criquets à midi » (*Anabase*). Il fait ressortir la « piqûre d'épingle » de l'appel de l'éléphant sauvage, l'inhabituel ou l'improbable ; Kala Nag l'entend, répond, et emporte au cœur de la nuit, au cœur de la forêt, l'enfant émerveillé. Dans l'obscurité les bruits se détachent, et le *crescendo* musical est noté grâce à l'attention que portent Toomai et le narrateur aux barrissements, au langage des élé-

<i>Introduction</i> .....	7
<b>LE LIVRE DE LA JUNGLE</b> .....	35
Préface .....	37
Les Frères de Mowgli .....	39
La chasse de Kaa .....	65
« Au tigre, au tigre ! » .....	97
Le Phoque Blanc .....	121
Rikki-tikki-tavi .....	147
Toomai des Eléphants .....	169
Service de la reine .....	193
<i>Notes</i> .....	217
<i>Annexe</i> : Extraits du rapport de sir William Henry Sleeman .....	223
<i>Bibliographie</i> .....	227
<i>Chronologie</i> .....	231



**GF Flammarion**

---

201323-X-2015 – Impression MAURY IMPRIMEUR, 45330 Malesherbes.  
N° d'édition L.01EHPN000722.N001 – Octobre 2015 – Printed in France.